

PAINC ET LORIN

116
1883

FACULTÉ DES LETTRES DE RENNES

CHARLES I^{ER} DE COSSÉ

COMTE DE BRISSAC ET MARÉCHAL DE FRANCE

1507 - 1563



THÈSE

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

PAR

L'ABBÉ CH. MARCHAND

PARIS

CHAMPION, LIBRAIRE-ÉDITEUR
9, QUAI VOLTAIRE, 9

—
1889

CHAPITRE IX

Campagne de 1553. — Prise de Ceva et de Cortemiglia. — Trêve. — Surprise de Vercceil. — Rappel de Gonzague. — Campagne de 1554. — Blocus de Valfenera. — Prise d'Ivrée. — Neutralité de la vallée d'Aoste.

Les opérations s'étaient prolongées si avant dans l'hiver, et des deux côtés on avait si grand besoin de repos, que la campagne suivante commença assez tard, M. de Brissac employa ce temps à fortifier Villanova et Carmagnola¹. Cette dernière place était fort médiocre, mais elle était importante par sa position au centre du pays, qui la rendait très propre aux concentrations de troupes. Ce fut là qu'à la fin d'avril² il réunit ses forces. Elles montaient à environ quinze mille hommes, savoir : huit mille Français et Italiens, deux mille lansquenets sous le colonel Rockendolf,

¹ Voir deux lettres de Brissac, l'une au Roi, l'autre au connétable, datées de Turin, 10 mars 1552 (V. S.), parlant de cette fortification (Bibliothèque nationale, mss. fr., vol. 20641, f° 75 et 79, copies du dix-septième siècle ; l'original de la lettre au Roi est au volume 20449, f° 199). — Voir également, au vol. 20642, f° 55 (copie du dix-septième siècle), une lettre de Brissac au Roi, datée de Carmagnole, le 11 avril 1553.

² Le 30, dit Boyvin, p. 604.

et trois mille Suisses, plus quelques arquebusiers à cheval et douze cents cavaliers, tant gendarmes que chevaux-légers. De là, il se porta sur les Langhes, pays accidenté, mais fertile et bien peuplé, qui touche à la rivière de Gênes ; et, tout en calculant les chances d'attaques sur Savone, sur Ceva et sur Cortemiglia, il enleva les châteaux de Gravesano, de Serravalle et de Dogliany ; enfin il tourna sur Ceva.

Instruits par la facilité avec laquelle elle avait été perdue et reprise l'année précédente, les Génois, dont elle couvrait le territoire, avaient demandé à don Ferrant d'en augmenter les fortifications ; ils avaient même fourni de l'argent pour cela ; et l'on avait construit un fort sur un rocher qui dominait la ville. Un ermitage et une chapelle qui s'y trouvaient, avaient été mis en défense et reliés avec le fort par un retranchement. Ce fut cette position que Brissac résolut d'enlever d'abord, calculant que sa chute entraînerait celle de la place. Comme notre avant-garde arrivait, l'ennemi fit une sortie sur elle, et une escarmouche assez vive s'engagea. Montluc, que le maréchal avait envoyé préparer le campement avec Bernardino de Vimercati, ne put se contenir, il saisit une hallebarde et dit à son collègue : « Occupez-vous des logements. — Est-ce tout ce que vous voulez faire de votre charge ? repartit celui-ci, or, je ferai le fou aussi bien que vous, et pour ce coup je serai gascon. » Tous deux se joignent à Bonnivet et entraînent les soldats, qui repoussent l'ennemi, forcent le retranchement et emportent un petit ravelin construit devant l'église ; les

Impériaux sont rejetés dans le fort et dans l'ermitage. Cependant Brissac arrive avec le gros de l'armée, et ne trouvant rien de préparé, envoie un gentilhomme demander où étaient les quartiers. « Retournez-vous-en, lui répondit Montluc, et dites-lui qu'il a fait deux sages maréchaux de camp, qui ont bien songé à loger des gens, mais au royaume des taupes. » Chacun dut se loger comme il put¹.

Le lendemain, à force de bras, l'on monta et l'on mit en batterie six canons, qui eurent bientôt ouvert une brèche dans ces murailles peu épaisses et sans terre-plein². La mort du commandant, le comte de Bas³, qui eut la tête emportée par un boulet,acheva de déconcerter la garnison ; elle renonça à prolonger la défense. Cela cependant ne découragea point le gouverneur de la ville, Hieronymo Sacco, qui déclara qu'il tiendrait jusqu'au bout. Il fit en effet plusieurs sorties vigoureuses, mais il ne put arrêter les progrès du siège, et la ville était si mal remparée que quatre cents coups de canon suffirent pour faire brèche.

¹ Montluc, p. 413.

² Boyvin, p. 605.

³ C'est par erreur que Boyvin place le 17 avril la reddition du fort, car une lettre du maréchal au Roi, d'Albe, 2 juillet 1553, parle de la prise de Ceva comme récente et dit : « Si nous pouvons réduire Courteville en vostre obéissance au devant duquel lieu est allé mon cousin M. de Bonnivet avec le camp qui estoit à Seve. » (Bibliothèque nationale, mss. fr., vol. 20642, f° 123, copie du dix-septième siècle.) Cette lettre prouve également que Boyvin a eu raison de mettre la prise de Ceva avant celle de Cortemiglia, tandis que Montluc et de Thou la placent après.

Sacco n'attendit pas l'assaut et capitula. On lui accorda les honneurs de la guerre.

Laissant à Ceva le capitaine Loup avec quatre enseignes¹, le maréchal se porta sur Cortemiglia². La marche fut pénible, car on traversait un pays de montagnes, où l'on dut plusieurs fois démonter l'artillerie ; mais les troupes étaient animées par le succès ; quelques coups de vin aidant, elles supportèrent gaiement ces fatigues et surmontèrent tous les obstacles. Cortemiglia était bâtie sur la Bormida, un pont de brique la reliait à un faubourg entouré d'une muraille ainsi que la ville. Celle-ci était de plus couverte en partie par un grand château, construit sur une éminence. L'on attaqua d'abord le faubourg, défendu par deux cents hommes, et l'on s'en empara ; puis, le lendemain, la ville elle-même, qui ne fit guère plus de résistance. Restait le château, où tout ce qui n'avait pas été tué ou pris dans ces deux attaques s'était retiré. On eut beaucoup de peine à le reconnaître, car les arquebusades pleuvaient dru, et on le trouva plus fort qu'on ne l'avait espéré. Il n'y avait qu'un endroit d'où on pût le battre commodément, c'était au delà de la rivière ; on y plaça

¹ Boyvin, p. 606.

² Boyvin, p. 608 ; Montluc, p. 109-111. — Cf. une lettre de Brissac au Roi, « du camp de Courteville¹ », 9 juillet 1553, annonçant la prise de la ville et du château (Bibliothèque nationale, mss. fr., vol. 20642, f° 132, copie du dix-septième siècle). Cette lettre confirme de tous points le récit de Boyvin.

¹ C'est également le nom que donne Montluc.

huit canons et quatre couleuvrines ; mais, sur ce point précisément, la muraille était extrêmement épaisse et doublée d'un grand terre-plein, douze cents coups de canon n'y produisirent presque aucun effet. L'entreprise était plus difficile qu'on ne l'avait cru.

Il était bien vrai que du côté de la ville, vers la hauteur, la muraille devait être moins bonne ; Montluc affirmait même y avoir vu des crevasses ; mais il semblait impossible de mener des canons en cet endroit. L'audacieux Gascon prétendit pourtant le contraire. On ne pouvait, sans doute, faire passer les pièces par le faubourg et par la ville, mais il avait, disait-il, fait explorer la rivière par un soldat, le fond était solide, l'eau peu profonde, on en aurait seulement jusqu'au moyeu des roues ; en abattant un coin de muraille et quelques maisons, on pourrait conduire plusieurs pièces derrière le château. Le commissaire de l'artillerie Duno soutint que c'était impossible, Montluc s'obstina ; le maréchal en croyait plutôt Duno qui était du métier ; la dispute s'échauffant, Montluc en colère s'écria : « Monsieur, il y a longtemps que j'ay congneu M. de Brissac, et ne le vis jamais avoir tant de crainte des arquebusades, qu'il laissast de reconnoistre une chose qu'il vouloit voir. Je croy que vous estes celuy-là mesme et que pour estre lieutenant de Roy vous n'estes pas devenu couard. Montez à cheval et je vous feray confesser, après l'avoir veu, que vous prendrez le chasteau sans qu'il vous couste six coups de canon. »

Ils partent aussitôt et se rendent au delà de la

rivière, du côté du château, à une abbaye où l'on avait logé trois enseignes pour empêcher tout secours. De l'abbaye à la ville allait un chemin où, en se tenant baissé, on était à l'abri des balles et d'où l'on voyait parfaitement la rivière ; mais, pour y arriver, il fallait faire une vingtaine de pas sous le feu de l'ennemi, dont les arquebusiers avaient sans cesse l'œil fixé sur la porte. On ouvre brusquement, Montluc et le maréchal s'élancent, trois coups de feu retentissent. « Je l'ai échappé belle, dit Brissac, quand ils furent dans le chemin creux, les balles m'ont passé entre les jambes. — Vous n'êtes pas sage de me suivre, répondit Montluc, ne voyez-vous pas que je veux être lieutenant de Roi et que je vous ai amené ici pour me débarrasser de vous ? » Et tous deux de rire.

Cependant Duno s'était mis à l'eau avec le soldat qui avait déjà exploré la rivière, et en examinait le fond et les rives depuis l'abbaye jusqu'à la ville ; il reconnut que Montluc avait raison et se mit en devoir de tout préparer pour faire passer l'artillerie par là dès la nuit suivante. La garnison essaya vainement de troubler ce travail ; son tir, incertain au milieu des ténèbres, ne causa aucun dommage, et le lendemain matin elle vit derrière le château, dans un endroit réputé inaccessible, les canons en batterie et protégés par une solide barricade. Etonnée, manquant de vivres et jugeant qu'elle ne pourrait être secourue à temps, dès que la brèche fut ouverte, elle offrit de se rendre sans attendre l'assaut. Don Alvaro de Sande arrivait pourtant à marches forcées ;

Brissac laissa quelques enseignes d'infanterie pour garder la ville et courut à sa rencontre ; il lui barra le passage en occupant une hauteur, et le général espagnol, instruit de la capitulation, se retira sans combat.

L'armée française resta quelque temps dans les environs de Cortemiglia¹, car il fallait en réparer les murailles et la mettre en état de soutenir un siège. Le gouvernement en fut confié au capitaine Richelieu, lieutenant d'une des enseignes colonnelles de Bonnivet.

La prise de Ceva et de Cortemiglia, qui fut suivie de celle des châteaux voisins, nous livrait tout le pays entre la Bormida et le Tanaro, et coupait les communications de l'ennemi avec ses places de la Stura, Cherasco, Fossano et Coni. Gonzague résolut de les rétablir et de ravitailler Cherasco, que bloquaient étroitement les garnisons françaises des châteaux environnants. Il mit une nouvelle imposition sur le Milanais, fit lever huit mille Italiens, et entra en campagne sans attendre un corps de lansquenets que lui amenait le comte de Lodron².

A ces nouvelles, Brissac leva trois ou quatre mille hommes et demanda un emprunt aux villes de Pié-

¹ Trois semaines, dit Boyvin (p. 608), confirmé par trois lettres du maréchal (13, 22 et 27 juillet), datées de « Saint-Estèphe de Belbe, » ou San Stephano del Belbo, au nord-ouest de Cortemiglia (Bibliothèque nationale, mss. fr., vol. 20449, fos 215, 219 et 223). Deux autres lettres, du 2 et du 8 août, sont datées d'Albe (*ibid.*, fos 227 et 229, et vol. 20642, fos 152 et 156).

² Voir les lettres de Brissac citées plus haut.